Septième Année. Mardi 31 Décembre 1895 N^lle Série — (VIe) N° 145

LA CVRIOSITÉ

Journal de l'Occultisme Scientifique

DIRECTEUR
Rédacteur en Chef : Ernest BOSC
Adresser tout ce qui concerne le Journal :
A NICE
du 2 Novembre au 2 Mai
A TOURS
du 1er Mai au 1er Novembre



ABONNEMENTS
FRANCE ET ÉTRANGER :
25 numéros................ 5 fr.
ADMINISTRATION
NICE ET TOURS
On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de poste français et étrangers.

A SES LECTEURS
SES CONFRÈRES, SES AMIS ET SES ENNEMIS
LA CVRIOSITÉ
adresse ses vœux sincères de Prospérité pour l'An 1896
NICE

LE KA ÉGYPTIEN

M. le docteur Pietro Bornia, un de nos correspondants d'Italie a écrit dans le VOILE D'ISIS (1) ces lignes :

Les Anciens Egyptiens avaient coutume de placer dans la chambre sépulcrale de quelques-uns de leurs rois, outre sa momie, le bateau, qui avait probablement transporté son cercueil au tombeau, des vaisseaux et de petites reproductions en or et en argent de la bar-Isis, une statue en bois représentant le *ka* (le double de l'homme) l'*âme du défunt* ; et en outre des bijoux, des joyaux, son *pectoral en or massif* émaillé de pierreries. Et en note, le Dr Bornia nous dit : « Je crois qu'ici, (page 47 du mémoire qu'il cite d'Enrico Thovez) il y a faute d'interprétation, car *le double* est le *corps astral* ; tandis que le *ka* est l'*esprit conscient* (*ka-Esprit*, ADDHA-NARI, par M. Ernest Bosc, page 302), ou bien le tableau comparatif de M. Bosc n'est pas juste, ou bien MM. Thovez et Papus ont bien traduit *ka* ou *kat*, par *double*, *âme* ou *corps astral*.

(1) N° du 25 septembre dernier. — Cet article est écrit depuis ce jour, mais l'abondance des matières nous a fait renvoyer d'un jour à l'autre sa publication.

Nous répondrons au Docteur que MM. Thovez, Papus et nous-mêmes avons tous raison ; et voici pourquoi : Dans l'Antiquité, comme de nos jours, les termes, esprit, âme, périsprit et double étaient trop souvent confondus, et dès lors le mot *ka* (qui ne s'écrit jamais *kat*) signifiait tantôt l'un, tantôt l'autre des sens ci-dessus exprimés ; quant à nous, nous pensons que ce terme *ka* représente le principe immatériel, le plus spirituel et immortel, donc l'esprit, tandis que le corps astral, en sanskrit *linga-Sharira*, se nomme *Têt* en Egyptien, et l'âme spirituelle, la *Budhi indoue* se nomme *Ba*.

Du reste les Egyptiens reconnaissaient comme nous trois âmes à l'homme. L'âme spirituelle *Ba*, l'âme humaine *Sahu, ab, Khou*, en Sanskrit *Manas*, et l'âme animale *Xaibit* en Egyptien et Kama-Rupa en Sanskrit, ce qui est confirmé par le Kabbalah qui reconnait Neschamah, Ruach et Nephesch ; c'est-à-dire trois états divers de l'âme (2).

Il y a donc lieu, quand on interprête un texte égyptien de bien étudier le passage pour voir s'il y est question de l'esprit ou de l'âme et de quelle âme. Nous avons démontré ce qui précède ; dans notre *Isis dévoilée* que nous avons publié bien avant *Addha-Nari*, nous avons établi ce double sens du mot *ka* puisque on peut llre page 185 d'ISIS :

« Allons, Osiris Hor-Sa-Aset, ton âme vit par le Livre de la résurrection.... Ton cœur t'appartient tes yeux t'appartiennent et chaque jour, ils s'ouvrent. Qu'Osiris Hor-Sa-Aset soit reçu dans l'autre monde, que son âme puisse y vivre encore et toujours; que le ka soit récompensé dans son lieu de repos... etc. », et en note nous disons, ce terme *ka*,

(2) Voir dans notre DICTIONNAIRE DE LA SCIENCE OCCULTE, le mot *Nephesch*.

signifie *Périsprit*, *corps astral*, on voit que nous avons donné à ce terme deux interprétations différentes.

Comme conclusion, ajoutons que parmi les génies funéraires, c'est *Amset*, qui est préposé à la garde du *Ka*; Tiamentew à *Ba*, l'âme ; *Hapi* au cœur et Keb'hsennow à la momie même, ou au corps.

Du reste, chez les Egyptiens l'âme est représentée par un épervier à tête humaine, tandis que le *Ka*, qui d'après MM. Maspéro, Lepage et Renouf est une sorte de double de la personne humaine, le ka est représenté par deux bras en l'air repliés au coude formant ainsi un rectangle, laquelle figure a sur son côté droit ce signe ▮.

Daprès la doctrine égyptienne, ce double est censé vivre dans la tombe de la momie, c'est pourquoi à certains jours prescrits, les parents déposaient des offrandes dans cette tombe. Quand aux statuettes placées dans les tombeaux, elles servaient à matérialiser pour ainsi dire le double du défunt ; on en multipliait même, les exemplaires afin de soustraire le plus possible le défunt à l'anéantissement ; et fait digne de remarque, aujourd'hui encore en Egypte, cette croyance n'est pas morte, elle est très vivace puisque les arabes, qui veulent anéantir ce qu'ils nomment le génie, *(l'esprit)* du tombeau détruisent et brûlent ces statues qui sont fort souvent en cèdre imputrescible. — De là, des pertes fort regrettables pour l'art.

Ce que nous venons de dire au sujet de l'interprétation de *ka* démontre donc que dans certaines langues et cela sous toutes les civilisations, il y a eu et il y a des termes qu'on ne peut traduire d'une seule façon, d'une manière unique.

Il y a donc lieu, quand on se trouve en présence d'un mauuscrit Egyptien, non seulement de bien étudier le texte qui précède ou qui suit le terme *Ka*, pour bien se rendre compte de son exacte signification, mais aussi de voir si le manuscrit est un original, ou une copie, enfin s'il est d'une époque de décadence ; car tout cela peut fournir des interprétations diverses de ce terme d'une traduction si délicate.

Ernest Bosc.

VOYAGE EN ASTRAL

ou

VINGT NUITS CONSÉCUTIVES DE DÉGAGEMENT CONSCIENT

Suite (1)

Tu dois, mon cher Robert, t'instruire pour devenir à ton tour un maître ; l'humanité penche à un tel point vers l'abîme demeure de Sathan, que les ancêtres craignent un long revoilement de la science sainte pour les fils incarnés et le *Roi de lumière* qui guide l'évolution du globe dans sa totalité, craint que le matérialisme des humains ne trouble le développement normal des germes de toutes espèces, qui sont en incubation dans la planète ou à l'état latent dans son atmosphère. L'homme et même les humains possèdent un pouvoir plus étendu qu'ils ne supposent sur eux, ainsi que sur tout ce qui prend contact avec eux ; si donc, ils cèdent aux sollicitations des bas instincts de leur nature, la seule sur laquelle Sathan (l'esprit pervers). puisse agir directement, ils courent à la perte de leur personnalité et perturbent et empoisonnent l'atmosphère astrale immédiate, atmosphère qui fournit les éléments nutritifs pour leurs âmes, sphère dans laquelle ils vivent durant leur sommeil, ou se préparent à la réincarnation les esprits. Tu comprends, mon cher Robert, la nécessité de devenir l'auxilliaire de nos ancêtres pour empêcher l'action néfaste du grand maudit sur notre terre. Tu es appelé à un rôle de dévouement, tu n'y failliras pas, j'en suis certain. — Il faut nous presser, je suis limité dans le temps qu'il me reste à vivre sur la terre ; je dois d'ici deux mois, subir la seconde mort ; après cette dernière dématérialisation; il devint impossible à la personnalité manasique d'entrer en rapport avec les habitants des planètes matérielles ; il faut qu'ils influence des êtres très-secondaires de l'astral pour porter leur message, mais cela a de grands inconvénients ; aussi dans les cas urgents (fort rares) la personnalité existant dans les sphères, dont les fluides n'ont et ne peuvent avoir aucun rapport avec les fluides impurs et denses des surfaces terrestres, attire à elle dans le sommeil ou dans un état particulier (la syncope par exemple) l'âme incarnée qui, protégée dans son envolée atteignant les limites de la possibilité de son dégagement, rencontre celle qui l'attire et prend

---

Voir les n°s 141, 142, 143 et 144.

connaissance en quelques instants de son vouloir — L'âme en dégagement astral le plus élevé, entend, plus souvent qu'elle ne voit, l'entité qui lui communique *directement* dans ce cas, ses pensées ; le contact doit être court pour que le souvenir se grave dans le mental supérieur de l'âme voyageuse; il est vrai que le monde des échanges de pensées dans ces paradis n'a pas toujours le son pour véhicule, aussi, s'effectue-t-il avec la rapidité de l'éclair. Etre en contact avec une entité de ces êtres élevés, c'est savoir la totalité de ce qu'ils pensent sur la question ; il se produit un déroulement électrique de tout ce qui concerne l'explication objective du sujet.

— Mon frère, après le délai dont tu me parles tu vas donc vivre dans ce ciel ?

— Oui, Robert, je vais m'y reposer, m'y instruire, retrouver des êtres chéris et t'y attendre, si tu remplis avec abnégation ta douloureuse mission, car mon ami, la lutte que tu vas entreprendre sera moins grande avec les humains, qu'avec l'Esprit des ténèbres qui te suscitera les plus grands ennuis ; la défection de tes meilleurs amis, celle de ta famille peut-être, la perte d'une partie de ta fortune, enfin les épreuves de tout genre, que le missionnaire ne peut éviter sur le plan où règne le Prince de ce monde.

Si tu es fidèle et résigné dans ton apostolat, nous correspondrons encore après ma seconde mort, tu seras à même de venir me rejoindre aux confins de l'atmosphère terrestre.

Comme mon ami achevait de parler, je me sentis pris d'un frisson glacial ; je chancelais.

Henry me dit : « tu n'as pas suffisamment recouvert ton corps, c'est lui qui a froid, il n'en souffre pas lui-même, c'est toi qui éprouve la sensation de froid, mais c'est un signe qu'il ne faut pas négliger, si tu veux conserver ta santé. »

— Mon dieu, dis-je, il faut donc que je rentre dans mon enveloppe, j'ai cependant deux questions importantes à te faire.

— J'y répondrais, Robert, lorsque tu seras incorporé, tu ne me verras pas, voilà tout ; du reste, il se fait tard, le jour va bientôt paraître et je veux que tu jouisses d'un repos profond utile à ta santé !

— Un frisson plus violent me fit réintégrer mon enveloppe, sans que je fusse même obligé d'accomplir le plus petit acte de volonté. J'eus un court instant d'éblouissement, je me réveillais absolument glacé : j'attirai à moi les couvertures qui s'étaient déplacées. Henry me fit quelques passes magnétiques longitudinales et brusquement je repris ma température normale. — Je rassemblais mes souvenirs du moment précédent ; j'ai deux questions à te faire mon ami...

— Inutile, dit Henry, je les connais, et je vais brièvement y répondre. Tu te demandes, si je n'ai pas commis une faute grave en quittant volontairement la vie terrestre : tu fais allusion à mon suicide, ensuite tu veux savoir ce que tu dois faire à notre deuxième nuit de dégagement.

— Je vais d'abord te rassurer sur ma culpabilité de suicide. — M'étant incarné dans le but unique d'accomplir une mission définie ; j'étais, bien que soumis (quant à mon corps physique) aux lois terrestres régissant la matière, libre de tout engagement étranger à ma mission ; j'étais un engagé volontaire acceptant temporairement l'ordre des exercices en vigueur dans le milieu choisi. J'étais donc libre de diriger ma volonté sur le plan que je pensais être le plus favorable à l'accomplissement de ma mission et cela sans me rendre coupable de désertion.

— Mais, objectai-je, comment t'es-tu tué ?

— Ah ! bien simplement, dit Henry ; suivant les conseils de mes guides, j'exerçais ma volonté à dégager peu à peu ma personnalité fluidique de mon corps de chair. J'interceptais dans une mesure progressive la nutrition essentielle, que l'âme transfuse sous un petit, mais substantiel volume, à la masse d'animalcules constituant l'enveloppe physique. De graves désordres s'en suivirent, les digestions se firent mal et de proche en proche, tout l'organisme fut atteint. J'eus de fréquents évanouissements, dont je souffris beaucoup ; l'instinct de la conservation dont la nature pourvoit tous les organismes se développant sous sa puissance, était réfractaire à mes agissements spirituels. A l'état de veille, je demeurais ignorant de mon action sur ma santé physique. J'étais à la fois, le sacrificateur et la victime et je luttais douloureusement contre cette fatalité. — Le bon docteur Marmon, s'adjoignit deux collègues célèbres ; à eux trois il ne purent parvenir, non seulement à trouver le remède à mes maux, mais même à localiser le siège du mal. Les syncopes se succèdant toujours plus longues, je rompis enfin le lien qui me retenait captif, non sans explosion de souffrances aiguës. — On attribua mon décès à une embolie.... tu sais le reste... Penses-tu, Robert que l'on puisse assimiler mon *partement* (départ) de la vie corporelle à un suicide vulgaire ; acte lâche dénotant presque toujours le peu d'énergie de la personnalité humaine et je dois ajouter la complète ignorance de sa véritable nature. — De là, mon cher Robert, la nécessité d'éclairer la société du

danger que fait de plus e› plus courir au suicide, les déclassés ou les viveurs malheureux de ne pouvoir satisfaire à un titre quelconque leurs appétits. — Il me reste avant de te quitetr de te faire quelques recommandations sur les précautions à prendre, afin que nos promenades nocturnes ne soient ni gênées, ni interrompues. — Voici comment dans notre prochaine sortie, que je fixe après demain vendredi, tu devras franchir le seuil de ta demeure ; tu pourrais n'étant pas assez entraîné redouter de passer par une porte close, cédant en cela à l'habitude corporelle, qui doit tenir compte de la densité de la matière par rapport à la sienne propre. Je t'engage à laisser ouverte la porte ainsi que la fenêtre de ton cabinet de toilette ; c'est par cette dernière que nous sortirons de chez toi, l'étage n'étant pas très élevé, tu n'auras pas la première fois une appréhension trop vive à t'élancer.

— Je vois, tu songes à tout, mon cher Henry, c'est tout de même drôle de prendre ainsi son élan par les fenêtres ; cela me ferait croire aux récits des bonnes femmes, dans lesquels, le diable descend volontiers par le tuyau des cheminées !

— Mais oui, Robert, ces couloirs perpendiculaires sont assez souvent employés par les élémentals de différentes provenances qui ont encore l'illusion de l'opacité de la matière.

— Aie grand soin, dit Henry, de prendre peu de nourriture ; enveloppe soigneusement ton corps et ne crains pas de le couvrir davantage. En ton absence, il peut survenir des abaissements de température, qui agiraient à distance comme tu viens de l'éprouver et cela pourraient te distraire fâcheusement. Tu dois te placer dans ton lit sur le dos, allonger tes membres, élever ton âme à Dieu dans une courte invocation ; faire un sommaire examen de conscience des actes et surtout de tes pensées durant la journée qui vient de s'écouler ; te juger impartialement sans faiblesse et prendre une résolution ferme et sincère de t'amender. Puis agis par ta volonté en te servant de la formule *transportatoire* que je te confie ; et Henry me montra rapidement une dizaine de tableaux représentatifs avec légende au bas qui me donnaient à la fois la clef et la répétition des états successifs que j'allais parcourir dans mon dégagement conscient et sans aide le vendredi suivant.

— A 10 heures, ajouta Henry, je t'attendrais dans la rue en face de ta maison, près du jardin de ma mère ; bon courage et au revoir me dit-il, et me touchant légèrement le front, il disparut.

IV

LE DINER DU CARDINAL

Mon sommeil fut profond et réparateur, je m'éveillais joyeux. Je me rendis à la salle à manger où le déjeuner de famille touchait à sa fin ; j'embrassais mes parents et Mina. — Nous craignions que tu fusses malade, cher enfant, dit ma mère, en te voyant en retard pour le premier déjeuner, auquel tu as l'habitude de faire honneur.

— Oui, Robert c'est comme moi, dit Mina, aussitôt éveillés, nous éprouvons le besoin de nous restaurer.

— Je vais très-bien, chers parents, j'ai passé une excellente nuit et j'ai fait de si beaux rêves, que j'ai voulu les prolonger ; voilà tout.

— Mon père se levant me dit : « Robert, je vais me promener à cheval jusqu'à Grisfeuille, (c'était le nom d'une jolie propriété que nous possédions dans les environs de la ville) veux-tu m'accompagner; tu es assez fort, je pense pour faire à cheval cette petite promenade, l'air est vif, cela te fera du bien.

— En descendant dans la cour, j'aperçus Gerbaude, notre ancien cordon bleu en retraite, appelée pour la circonstance à prêter l'aide de ses lumières culinaires à Clorinde devenue aussi modeste que réservée depuis l'admonestation de son maitre. — Un va et vient de fournisseurs me fit penser au grand dîner qui devait avoir lieu le soir en l'honneur du Cardinal de Montzag, dîner que j'avais complètement oublié.

Durant la promenade, mon père me parla justement des personnes invitées; nous causâmes sur les uns et sur les autres.

— Nous aurons M. Fontaine et sa fille Thérèse; elle est charmante cette petite blonde, qu'en penses-tu, Robert ? Si elle te plaisait, nous pensons, ta mère et moi qu'elle serait, pour notre fils, une épouse très-désirable ; elle a bonne santé, fille unique, bien élevée et la fortune de son père est considérable ; en supposant même qu'il fasse un jour la sottise de se remarier, la fortune maternelle de Thérèse constituerait à elle seule, une dot suffisante. Je suis certain que M. Fontaine est tout disposé à t'accorder sa fille.

Mon père se tut et me regardant anxieux avait arrêté son cheval. Je fus atteré, j'étais si loin en ce moment de toute pensée de ce genre que je restais muet...

— Ne trouves-tu pas cette petite blonde, jolie, reprit mon père ?

— Pardon, mon père, mais vous l'avouerai-je, depuis mon retour à la santé, les liens du ma-

riage ne me tentent plus, je leur préfère la grande liberté du célibat ; cependant, père chéri, ajoutai-je en voyant la pénible impression,que lui causait ma déclaration, ce revirement dans mes projets n'est peut-être pas définitif ; je vous demande un an pour réfléchir à votre proposition ; Thérèse n'a que 18 ans, elle est toute mignonne, on lui donnerait à peine 15 ans et je vous ai souvent entendu dire avec ma mère qu'il était préférable de laisser développer entièrement une jeune fille avant de la marier, cela pour plusieurs raisons dont la première est d'assurer par ce complet développement physique une grossesse normale.

Qu'il en soit fait selon ta volonté. cher enfant, à te dire vrai, c'est ta mère qui m'a engagé à te parler ce matin de cette union avantageuse, tu aurais pu dès ce soir entourer Thérèse de soins significatifs. Enfin,nous en reparlerons plus tard. Et mon père remit son cheval au galop pour rattraper le temps de sa pause.

Le soir le dîner fut exquis et nos hôtes y firent honneur,de façon à rendre madame Gerbaude très-fière de son talent.Le Cardinal qui la connaissait depuis sa jeunesse, ainsi que le bon docteur Marmon, firent remarquer qu'à la perfection de certains mets, on reconnaissait à ne pas s'y tromper qu'elle les avait préparés.

Monsieur Fontaine, le bel Augustin, comme l'appelaient dans l'intimité ses nombreux amis,se rendit seul à notre invitation, il transmit à ma mère les excuses de Thérèse, qu'une violente migraine avait forcé de s'aliter, ainsi que tous ses regrets de ne pouvoir venir embrasser Mina.

Je fus ravis de ce contre-temps, car à la méconvenue de ma mère, je jugeais que mon père ne lui avait pas rendu compte de notre conversation.

Le cardinal fut aimable pour tout le monde ; il complimenta galamment ma sœur sur les développements de sa beauté ; à ma cousine Clairville femme de 45 ans, à laquelle nous savions qu'il avait jadis pensé, avant d'entrer au séminaire, il fit avec le plus de tact qu'il soit possible des compliments plein de délicatésse, où le souvenir lointain de son goût pour ma cousine mettait un parfum pénétrant. Je vis que Mme Claiville en saisissait l'arôme. . Le bel Augustin, ce petit vieux bien conservé,aux cheveux aussi blonds que ceux de sa fille, grâce à l'habileté de son valet de chambre, se servant à tout propos de henné, semblait aussi heureux que je l'étais moi-même de l'absence de Therèse, la fillette le vieillissant toujours un peu : car nous savions tous qu'il n'avait eu cette enfant qu'après dix ans de mariage.

Le curé Moutonnet s'abstint de disputer, comme il en avait pris la douce habitude, avec le docteur Marmon, sur les maximes Deistes de ce dernier. La soirée se prolongea assez avant dans la nuit. La belle Irène de Cressol, la nièce du Cardinal, nous fit entendre dans plusieurs morceaux de choix sa belle voix de soprano. Pauline sa cadette et Mina chantèrent un duo qui fut très applaudi ; Ludovic musicien dans l'âme nous mis tous sous le charme, en nous jouant une de ses compositions sur le violon, et que j'accompagnais moi-même.

Après le départ de nos invités, je me hâtais d'aller prendre du repos me promettant d'éviter dorénavant toutes les occasions de me distraire de ma grande attraction : l'initiation occulte, à laquelle mon ami devait me consacrer les jours qui lui restaient à vivre invisible sur la terre.

V

NOUVELLE SORTIE

Je remplis exactement les prescriptions de mon ami ; je pris soin d'envelopper mon corps, de le placer dans les conditions voulues, le considérant déjà, comme je l'ai toujours fait par la suite, comme l'animal commode et docile sur lequel nous devons veiller avec sollicitude le considérant non comme nous-mêmes, mais indispensable à notre moi réel, et certes cette différence de point de vue est grandement utile à l'homme qui agit alors d'une façon plus sensée ; rapportant toutes choses à son moi réel, non à l'ombre fugitive pour laquelle il entre en relation avec l'activité matérielle.

M'étant recueilli, j'attendis l'heure indiquée par Henry. Au premier tintement de l'horloge sonnant 10 heures, je me servis du-moyen donné par les tableaux symboliques et me trouvais debout devant la fenêtre ouverte de mon cabinet de toilette ; j'hésitais une seconde, Henry était en face adossé à la grille de fer de son hôtel. Je souhaitais le rejoindre et sans faire aucun effort, je m'elevais sur l'appui de la fenêtre et avec la sûreté, la facilité d'un oiseau, je franchis l'espace qui me séparait d'Henry ; nous nous embrassâmes ; j'étais ravi et complètement rassuré.

Depuis, je n'ai jamais eu une seule pensée d'apréhension dans mes sorties astrales et même dans la suite, je n'eus plus besoin de recourir à aucune formule, le dégagement se produisant comme de lui-même, ainsi qu'on se dirige dans l'état corporel où il vous plaît, sans décider préalablement qu'il faudra prendre telle ou telle atti-

tude et mettre un pied devant l'autre pour effectuer son désir d'aller ça et là.

— Où allons-nous, cher Henry, fut ma première parole à mon ami, après l'avoir embrassé ?

— Faire une promenade dans les rues et sur les boulevards de T... ; puis lorsque la ville sera endormie, nous irons faire quelques visites indiscrètes pour te montrer en déshabillé des consciences qui à ces heures nocturnes se dévêtissent comme le corps qui les recouvre. Ce sera pour toi une désillusion, mais il faut disent avec raison les théosophes, que l'homme soit connu ; cette étude est indispensable pour régler notre conduite, éclairer notre jugement toujours si fautif ; elle nous aide même à nous connaître nous-mêmes ce qui est, tu le sais, le commencement de la sagesse !

— Allons, dis-je à Henry, ému et palpitant de curiosité.

Nous paraissions glisser légèrement, ainsi que nous nous rappelons tous l'avoir fait en rêves, qui en définitive sont des sorties astrales inconscientes et fugaces.

Nous arrivâmes à une des artères les plus fréquentées de la ville ; beaucoup de personnes allaient et venaient ; les terrasses des cafés étaient remplies de consommateurs. Je ne pouvais me faire à l'idée que j'étais invisible aux yeux de tout le monde et lorsque je me trouvais passer près d'une personne de connaissance, je levais machinalement mon chapeau, salut auquel nul ne répondait naturellement.

Le bon docteur Marmon passa près de nous, très affairé ; il se rendait sans doute près d'un malade, je ne pus m'empêcher de lui dire : bonsoir, docteur. — Je mis une telle force dans mon interpellation amicale ; je donnais une si pro fonde inflexion à ma pensée, que le docteur tourna la tête, très étonné de ne voir personne à côté, ni derrière lui et plus étonné encore moi-même : je perçus dans sa pensée ceci : « Tiens, j'aurais juré que ce bonsoir docteur, était prononcé par Robert Dosset ; c'est certainement une hallucination de l'ouïe ; cela m'arrive de temps en temps, depuis deux ans. Je dois avoir le cerveau fatigué, et il se remit en marche.

Je regardais ébahi le docteur qui s'éloignait.

— Comment a-t-il pu, pensai-je, entendre ma parole, non transmise par le son ! Il a cependant reconnu mon timbre de voix... C'est merveilleux !

— Non, dit Henry, cela arrive plus fréquemment que tu ne penses, chez les hauts intellectuels et M. Marmon en est un, ou encore chez les simples d'esprit, terme qui désigne les natures peu évoluées, plus près encore de l'animalité que de l'espèce humaine bien qu'en portant l'étiquette, grâce à leur forme physique. Ces êtres n'ayant pas le cerveau bourré des préjugés faisant lois dans la société humaine, laissent pénétrer jusqu'à leur rudimentaire entendement, les images astrales, ainsi que des sons produits par cette sphère d'actions plus réelles, bien que niées, que celles perçues par les sons matériels et grossiers de nos corps. — Les intellectuels ont par le développement de leurs facultés mentales commencé à dévoiler inconsciemment le sixième sens qui dans une période encore éloignée sera développé dans toute la race humaine ; ce sixième sens que nient les savants même de bonne foi, n'est connu et apprécié que des vrais sages qui le développent jusqu'à une incroyable puissance. Des hommes comme Marmon, qui se trouvent possesseur d'une telle prérogative pour le temps présent, au lieu d'en être heureux et de s'en servir pour agrandir le champ de leurs investigations scientifiques, s'en montrent affligés et pensent que la maladie a atteint leur cerveau, parce qu'ils ne partagent pas au même degré, l'ignorance générale !...

Ils sont semblables à un homme robuste et droit qui gémirait de ne pas être chétif et bossu dans une société toute composée de mayeux !

Quant aux simples, dit Henry, on ne croit pas à leurs visions ; on les traite d'idiots et l'on passe... Si bien que ces pauvres êtres si intimement associés à la grande nature, doutent des rapports qu'ils ont avec elle et font tout leur possible pour atrophier leurs facultés ou gardent un silence sur leur clairvoyance ne leur valant que dédain et pitié.

— C'est bien fâcheux, dis-je pensif, je veux en dire deux mots au docteur !

— Garde-t-en bien, dit Henry, tu le contrarierais sans profit, bien qu'intelligent et bon, le docteur Marmon a plus d'un demi-siècle ; ensuite il a cristallisé ses facultés dans les sources académiques ; sa volonté éclairée par sa science réelle serait impuissante à réagir ; il faudra que son *Ego* revête une nouvelle enveloppe pour posséder un nouveau champ mental à ensemencer ; son noble caractère ayant fait de sa vie une série d'actes charitables et moraux lui fournira le moyen de réaliser promptement la nouvelle métamorphose indispensable au progrès de son individualité spirituelle.

— Ainsi, dis-je à Henry, je vois que la réincarnation est la nécessaire et la plus incontestable des lois régissant le développement des êtres ;

j'en saisis toute la grandeur ; et la justice divine dont je n'ai douté que dans mes heures d'aveuglement, m'apparaît dans sa majestueuse beauté !

Nous continuâmes à glisser invisibles parmi les promeneurs, je saisis au passage, de curieux dialogues ; les voix prononçaient des paroles en complet désaccord avec les pensées émises simultanément ; c'était à la fois écœurant et cocasse... Je ne me serais jamais douté que l'on pût mentir avec tant de cynisme. — Une mère disait câlinement à sa fille ennuyée sans doute des assiduités d'un Monsieur chez sa mère : « Il te faut être bien gentille avec M. Octave ; il est très bon et très riche ; il peut rendre beaucoup de services à ton père, nous lui devons déjà beaucoup ; il sera gentil pour toi au jour de l'an, si tu ne lui boudes pas chaque fois, qu'il vient à la maison (et intérieurement) : Cette petite est trop précoce elle finira par s'apercevoir des familiarités d'Octave ; elle fera quelque jour une observation maladroite devant son père, qui est malin lui et laisse Octave libre auprès de moi tout juste assez pour arriver à son but ; il ne me le dit pas, mais j'ai compris son plan ; quand notre barque sera à flots, il renverra le pilote, qui en sera pour ses frais ; en attendant, je me ferai offrir quelque bijoux dont j'ai envie, mais bien entendu, je resterai une honnête mère de famille. Il ne pourra ce pauvre imbécile se flatter devant personne. que j'ai partagé ses sentiments ; je donnerai à entendre à quelques bavardes de mes amies, que ses assiduités ayant fini par me devenir suspectes, je l'avais prié, sans en dire un mot à mon cher mari de ne plus revenir. — La fillette ébauchant un méchant sourire répondait : « Oui maman, je tâcherai d'être plus gentille, mais, s'il ne me donne pas un joli cadeau pour le nouvel an !...

— Hé bien, hé bien .. quoi fit la mère ?

— La petite hésita... puis dit :

— Hé bien ! Je ne lui dirais plus bonjour ! Et intérieurement elle se disait : « ce Monsieur ça s'appelle l'amoureux de maman, c'est comme ça que dit ma bonne ; il donne beaucoup de choses à maman, et maman, je l'ai vue, sans qu'elle le sache l'embrasse de temps en temps ; si maman veut me mettre pensionnaire au couvent comme elle en parle souvent depuis quelque temps, je ferai une scène et je la menacerai de tout dire à papa ».

— Horreur, dis-je, quoi, déjà tant de rouerie et de duplicité chez un enfant !

— Tu n'es qu'au début de tes expériences, mon cher Robert, lorsqu'elles seront plus nombreuses, tu cesseras de t'indigner à la moindre constatation de la perversité humaine, ton âme n'éprouvera plus qu'une immense pitié pour tant d'ignorance, engendrant perpétuellement le vice et l'erreur ! Tu éprouveras comme tous ceux dont l'initiation a fait des clairvoyants et de hauts sensitifs, le désir, plus même, le besoin d'arracher ces malheureux à leur misère mentales, et cela au prix des plus cruels sacrifices, tu feras tiennes leurs ignominies, leurs souffrances et comme Jésus ce maître que tu veux servir, tu seras à son exemple, désireux de consacrer ta vie terrestre au soulagement de tes frères incarnés ; puis comme l'amour du sacrifice attache toujours davantage, tu n'abandonneras pas ta tâche de dévouement, après ta mort corporelle ; plus ta connaissance des maux de l'humanité grandira en ton ego supérieur, plus ta charité prendra de l'extension, et à la porte du ciel, tu refuseras d'y entrer pour continuer ta protectrice influence sur la terre. Tu feras partie alors des *Nirmanakayas* (1), ces Dieu bienfaisants que l'humanité méconnait, mais dont elle reçoit aide et protection.

— J'écoutais mon ami avec recueillement ; je compris alors la signification des paroles du Divin Maître : « Je resterai au milieu de vous, jusqu'à la consommation des siècles ».

Un élan d'amour s'éleva en mon cœur pour ce doux maître, qui continue sa douloureuse passion, en conservant le contact avec l'espèce humaine, si mauvaise, si peu reconnaissante de ce sacrifice volontaire à son progrès, à sa préservation ! Je me promis d'observer, de m'instruire, refoulant le dégoût ou l'horreur, afin d'apporter judicieusement, mon faible concours à ces grandes âmes, gardiennes des humanités...

— J'ai suivi, dit Henry, ta pensée, mon Robert, elle est celle qui plante des jalons sur la route à suivre vers la douleur et la connaissance, continuons nos expériences.

Et nous nous engageâmes dans une rue étroite éloignée du mouvement ; de longs murs de jardins la composaient presque exclusivement,

---

(1) On nomme Nirmanakaya un des trois corps ou formes Boudhistes. Cette forme est celle que peut prendre un adepte quand quittant le corps physique il apparaît dans son corps astral. — Les Bodhisattivas ou Bouddhas de compassion, c'est-à-dire ceux qui ont atteint le rang d'*Arhats* développent cette forme en eux-mêmes à mesure qu'ils avancent sur le sentier ils peuvent obtenir cette forme lorsqu'ils sont arrivés au septième sentier.

Les autres corps ou formes Boudhistes se nomment Sambhogakaya et Dharmakaya. — Pour la signification de ces termes voir le DICTIONNAIRE DE LA SCIENCE OCCULTE au mot *Nirmanakaya*.

au fond de la rue sur la droite une porte basse donnant accès dans un très grand jardin ; la maison se trouvait tout au fond en bordure sur le boulevard ; là habitait un vieux célibataire, gros négociant en vins, homme sans instruction, de mœurs absolument dissolues, dont le sang vicié rejetait sur la face glabre, ses efflorescences suspectes. Ce vieux libertin ne comptait dans ses exploits galants, què des filles du peuple ou de celles de théâtre, qui lui coûtaient fort cher, le sacripant ayant édifié lui-même sa fortune, connaissait le prix de l'argent, comme l'on dit vulgairement, aussi revenait-il bien vite à ses conquêtes de basse-cour. Un jour, cependant, il devint sérieusement amoureux. Il ne comprit rien d'abord à cette sensation, se développant si tardivement en lui ; ce fut la femme du juge d'instruction, qui produisit ce ravage en son épaisse intelligence ; provoqua-t-elle cette éruption sentimentale, ou la percevant la subit-elle ? Je ne sais, mais Henry, me plaçant tout au près de la susdite petite porte, je vis bientôt s'en approcher une personne, hâtant le pas et regardant souvent en arrière, si nul ne la suivait. Au moment où de sa petite main gantée, l'inconnue introduisait une clef luisante, preuve d'un fréquent usage, je jetais un cri ; je venais de reconnaître en cette visiteuse nocturne, Madame Zélie Delmart, dont j'avais été jusque là si fier d'avoir obtenu les bonnes grâces, faveur, dont je croyais être l'unique objet. J'avais dépensé toutes les subtilités de mon esprit pour faire le siège de la place et après la victoire, j'eus souvent de très réels remords d'avoir troublé la paix d'un cœur aussi vertueux et fait sortir de son devoir une épouse si fidèle, que nul, sauf moi, pouvait mettre en doute son impeccable vertu conjugale. Zélie était aussi spirituelle que jolie ; nulle liaison n'avait laissé une trace plus douce en mon cœur, et certainement, j'eusse au retour de la santé porté de nouveau mes hommages aux pieds de mon aimable amie. Heureusement, que la Providence m'avait par l'entremise de mon cher Henry, détourné de la mauvaise voie, de celle qui toujours aboutit aux amères désillusions.

Mon intense sensation produisit un bruit appréciable dans l'ambiance; Zélie effrayée, se blotit, se faisant toute petite dans l'embrasure de la porte, n'osant faire tourner la clef ; elle regarda de tous côtés, même sur la crête du mur. Le vieil homme se réveillant en moi, furieux de voir cette femme dont mes sens se souvenaient si bien, pénétrer dans la demeure de ce vieux libertin, je m'élançais pour la retenir, la supplier de renoncer à une telle forfaiture. — Henry m'arrêta d'un geste... ta promesse de tout à l'heure, dit-il simplement ; je restais acclablé ; de grosses larmes inondaient mon visage...

— On pleure donc en forme astrale, dis-je ?

— Et bien plus douloureuses sont les blessures morales qu'on ressent dans cet état plus subtil de la matière où tout l'organisme semble partager la même connaissance de l'effet.

— Sèche tes larmes, continua mon ami, l'expérience se paie de différentes façons, mais elle coûte toujours quelque chose; viens, suivons cette pauvre dévergondée, qui joint l'hypocrisie à sa perversité et tâchons, si l'occasion se présente de la détourner dans sa faute ou d'en atténuer pour elle les conséquences. Allons, courage et en avant ; je m'appuyais sur le bras d'Henry ; nous arrivâmes au moment, où Zélie entrait dans le cabinet de de M. Désiré Gaspard le gros bonnet du commerce de T..., et l'un des plus influents conseillers municipaux.

— Comme tu es en retard ma Zélotte ! Voilà plus d'une heure que je guette ton arrivée de cette fenêtre ! Je m'impatientais d'autant plus, qu'il faut absolument que je sois à mon cercle avant minuit, où l'on doit me donner des renseignements précis sur l'état des affaires de Poulain, qui me doit tu le sais, une grosse somme.

— Oui dit Zélie, 150.000 francs, je crois.

— Oh ! plus que cela, il m'avait fait encore dernièrement un achat d'une trentaine de mille.

— Diable, fit Zélie, devenue très sérieuse ; mais sautant câlinement sur les genoux du rustre...

— Et moi qui venait te faire part d'un gros ennui qui vient de m'arriver. — Ah ! cette tante Delphine, quelle intéressée ! Et que c'est malheureux d'être obligée de la subir ; car sans elle, gros chéri, pourrai-je cacher nos relations.

Gaspard l'embrassa et appliqua sa face bourgeonnée sur le satin de son cou que gonflaient de jolies veines bleues, témoignant toujours de l'agitation de la dame ?

J'avais plusieurs fois remarqué ce signe physiologique chez Mme Delmart.

Elle se déroba brusquement à cette étreinte pour aller tomber gémissante sur un fauteuil en face.

(*A suivre*). M. A. B.



Le Directeur-Gérant : Ernest Bosc.

Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Saint-François-de-Paule.